

L' Abeille.

13ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 13 MAI, 1880.

No. 35.

Pour un Oiseau.

Il est à toi, c'est vrai... frère, veux-tu qu'il meure ?
Sa beauté, sa chanson, tout est là, dans ta main
Et l'arbuste où sa voix gazouillait tout à l'heure,
Au bosquet, si tu veux, sera muet demain.

Tu le tiens : sa faiblesse à ta force le livre ;
Mais aussi ta pitié peut le laisser aller,
Ne le fais pas mourir ! il est si bon de vivre
Lorsque l'été commence et qu'on peut s'envoler !

Qu'il est doux de baigner son aile dans l'espace,
Et de fendre les airs, et d'aller en avant
Sans savoir où l'on glisse, et sans laisser de trace,
Comme en mer un vaisseau qui met sa voile au vent !

D'effleurer en passant tourelle, cime ombreuse,
Buisseau, lilas fleuri, lis et ruche de miel,
Enivrant à la fois sa course radiée
Des parfums de la terre et des rayons du ciel !

De trouver pour sa soif un calice de rose,
De courber en jouant le roseau frissonnant,
Et d'être le bijou que la nature pose,
Au matin de sa fête, à son front rayonnant !

Laisse-le s'envoler, frère ! pour que je voie
Son aile entre tes doigts glisser en frémissant ;
Pour que l'écho tressaille au son d'un cri de joie,
Pour que, près de son nid, l'on s'arrête en passant ;

Pour que le voyageur assis dans la prairie
L'écoute, et pense au Dieu qui le donne au vallon ;
Pour que, s'en retournant vers sa branche fleurie,
Il aille à ses petits dire que l'homme est bon !

MARIE JENNA.

Petit inventaire.

ABSTRAIT A CONCRET.

Terrasse Dufferin, 4 avril 1880.

L'étrangeté de tes procédés m'a causé plus d'une distraction. D'abord tu t'annonces comme mon ennemi. Cet exorde abrupt n'est pas fondé sur la vérité. L'inimitié entre nous n'est qu'apparente. Nous sommes deux frères jumeaux qui ne se ressemblent guère, il est vrai, mais qui restent en paix tant que des hommes passionnés ne viennent point semer la zizanie. Des avocats sans emploi prennent parti l'un pour toi l'autre pour moi ; ils se disent des duretés, s'attirent des partisans, font bien du tapage et l'on dirait qu'il y a entre nous deux une haine irréconciliable, tandis que nous sommes bien calmes, comme le champ de bataille sous les pieds des combattants. En réalité tout le combat se passe à notre occasion, mais moins par amour pour nous que par suite de l'attrait des hommes pour la domination. Les hommes aiment à prévaloir bien plus qu'à valoir quelque chose ; c'est un de leurs travers ; c'est là ce qui explique tant d'animosité dans l'attaque et dans la réplique ; tant de

marches, de contre-marches, d'évolutions où la ruse va de pair avec la violence ; puis l'ardent à brûler ce qu'on adorait égale au culte qu'on rendait à ce qu'on brûle aujourd'hui. L'homme aime à grimper ; peu importe la branche sur laquelle il s'appuie ; l'important pour lui, c'est qu'il monte. Nous deux, branches du même arbre, laissons donc grimper les combattants, mais regardons nous toujours d'un air fraternel. Le droit et la force doivent agir ainsi, de même que la rigueur et la douceur, la théorie et la pratique. La force est utile au droit ; mais sans le droit la force n'est qu'une influence matérielle, brutale en quelque sorte. Le droit et la force faits pour être unis, ne sont séparés que par les passions des hommes. La théorie ne demande qu'à rendre service à la pratique. Elle lui procure lumière et facilité d'agir en même temps qu'elle trouve une nouvelle confirmation. Si la pratique veut marcher sans son secours, elle s'expose à bien des hésitations, et finit par se tracer des règles où la fantaisie et l'arbitraire ont une part asselarge, un code auquel la discussion pourrait être fatale. L'énergie et la douceur doivent s'entraider plutôt que se supplanter. La première, si l'on veut, pourra rester dans l'ombre et se manifester dans les circonstances critiques ; mais il est bon qu'on soupçonne sa présence sous les formes suaves de la douceur. Que l'on porte un gant de velours sur une main de fer et l'on s'en trouvera bien.

Si nous sommes frères, j'admets toutefois que nos goûts sont différents. Nos occupations favorites ne se ressemblent guère et nos manières d'agir de parler et d'écrire, mais surtout de penser et de considérer un sujet quelconque ont un caractère bien distinct. Toi et tes amis aimez à voir à vol d'oiseau un ensemble ; moi et les miens nous regardons à la loupe une chétive racine. Vous considérez dans les événements, leur grandeur, leurs résultats immédiats. Nous les regardons d'une manière réflexe, en examinant la légitimité des procédés, les principes suivis. Vous vous livrez aux beaux-arts et nous cultivons les sciences. Vous aimez la pompe du style, l'ampleur du geste, l'abondance des métaphores et des prosopopées ; nous recherchons la clarté dénuée d'ornements et

nous procédons par sentences. Il y a quelque temps je voyais le titre d'une lecture où ton influence se faisait sentir. Rien n'était plus propre à frapper l'imagination et à soulever les préoccupations des lecteurs : “ Le Canada entre le moyen âge et l'âge moderne.” L'un de mes amis aurait mis tout prosaïquement : “ Le Canada entre l'esprit chrétien et l'esprit révolutionnaire.” Mais aussi il n'aurait peut-être réuni que le quart des auditeurs de cette lecture. Toi et les tiens aiment la poésie, la grande poésie, le lyrisme et l'épopée. Si l'un de mes amis se hasarde à scander des syllabes il arrive tout au plus à faire une maigre satire et c'est lui accorder beaucoup que de dire que ses vers sont de la prose cristallisée. Dans la politique tes amis se montrent bien doués ; ils flairent la chance ; ils saisissent les profits d'une démarche. Les miens examinent si telle mesure s'accorde avec leurs antécédents, avec leur programme et, pendant ces longueurs, leurs rivaux les devançant.

Ces deux points réglés, c'est avec plaisir que je veux t'aider à faire l'inventaire de ton mobilier intellectuelle. Cependant je ne veux pas m'engager à secouer toutes les loques qui peuvent se trouver suspendues dans ton vestiaire. Il doit y avoir, passe-moi le mot, de fameuses guenilles. Puis le temps est précieux : nous n'avons pas à le perdre en billets inutiles. Pour aujourd'hui, je trouve assez peu fondées tes alarmes au sujet du milieu gardé par la vertu. Il existe comme pour la monnaie, des contrefaçons plus ou moins décevantes et plus ou moins habiles, mais bien loin de nuire au milieu véritable, elles attestent qu'il existe quelque part et que tout le monde admet son existence. Le trouver exige de l'attention, mais c'est une chose possible et même facile pourvu qu'on ne prenne point l'habitude de rester en deça ou d'aller au-delà. Que plusieurs proclament qu'ils le tiennent, tandis qu'ils en sont bien loin, cela prouve que l'amour-propre bande les yeux de bien des gens et que le jeu de colin-maillard est en usage parmi les soi-disant grandes personnes. Mais enfin puisque tout le monde en parle, ce ne doit pas être un mythe ; si personne ne l'atteignait, il semble qu'on se laisserait bientôt de le poursuivre.